

Le blues des gros QI

Créatifs et énergiques, certains adultes surdoués étouffent dans l'entreprise, qui préfère les bosseurs formatés. Comment dépasser ce malaise?



Paru dans leJDD

Le monde du travail : souvent un calvaire pour les personnes surdouées. (Reuters)

Enfant, sa mère l'appelait «Monsieur le PDG». L'instinct maternel n'avait pas tout faux : Thierry Brunel – bac à 16 ans sans trop bosser, benjamin de sa promo de l'Essec – aurait pu devenir patron d'une grosse boîte. «Sauf que dans les grosses structures, j'étais malheureux comme les pierres.» Des années de divan ne lui ont pas permis de comprendre pourquoi il piaffait en réunion et pouvait boucler en deux jours les dossiers sur lesquels ses collègues suaient des semaines. Jusqu'au jour où ses trois enfants ont été diagnostiqués «précoces», surdoués en politiquement incorrect. «J'ai réalisé que leurs difficultés avaient aussi été les miennes, qu'elles étaient les miennes.» Après avoir passé un test de QI et appris à assumer sa «différence», le quinquagénaire se risque à décevoir les attentes de sa maman.

Pour le meilleur : aujourd'hui gestionnaire de fortune dans un cabinet de conseil parisien, il travaille en toute autonomie auprès d'associés aussi jaloux de leur indépendance que lui. «J'ai adapté mes rythmes de vie à ma vitesse de travail, mes relations professionnelles sont plus harmonieuses, je m'occupe de mes gamins, je vais à la piscine. Mais pour imposer cela, il m'a fallu comprendre qui j'étais», analyse le désormais chargé de communication de l'association Mensa, déclinaison française d'un club international rassemblant des personnes «à fort potentiel intellectuel».

Ils agacent leur hiérarchie

Grâce à Mireille Dumas et Jean-Luc Delarue, les téléspectateurs français savent, depuis le milieu des années 1990, que la vie des gosses surdoués n'est pas un long fleuve tranquille : l'école de Jules Ferry peine à faire une place aux esprits repousse-normes. Et l'entreprise made in France? Pas mieux. Elle préfère les bosseurs intelligents, moulés par les grandes écoles, aux talents plus créatifs parfois formés – mais jamais formatés – par les mêmes établissements. Dans *L'Adulte surdoué* (qui vient de paraître chez Albin Michel), la psychanalyste Monique de Kermadec évoque, entre autres difficultés, les carrières contrariées de certains de ses patients brillants, si prompts à susciter l'agacement de leurs voisins de bureau et de leur hiérarchie : «On leur reproche d'être trop enthousiastes, trop pleins d'énergie, trop sensibles. Leur force est présentée comme une faiblesse. Certains, pleins de fougue à leur arrivée, dépriment dix ans après. D'autres se retrouvent systématiquement en conflit.»

Au lieu de fermer les yeux devant les erreurs stratégiques de ses supérieurs, Marie-Eve, 52 ans, n'a

Le blues des gros QI

pu s'empêcher de «les critiquer, leur dire qu'ils se fourvoient». Licenciée, cette cadre supérieure découvre durant sa période de chômage que le sentiment d'étrangeté qui l'habite depuis l'enfance tient à son esprit vélocé. Quelques séances de coaching l'aident à mieux décoder le commun des QI. «C'est à moi de m'adapter aux autres. Je suis moins péremptoire qu'avant. Je fais mine de respecter l'autorité – même en cas d'incompétence – et j'use de diplomatie pour arriver à mes fins.» Elle-même surdouée, sa coach Christiane Warrot-d'Adhémar, assure jouer le rôle, modeste, d'un miroir : «À partir du moment où les surdoués ont compris leur différence, ils changent à une vitesse extraordinaire.»

Composer avec la routine

Dans son livre, Monique de Kermadec plaide pour une meilleure détection de ces «hauts potentiels» qui souffrent au travail : «Le test de QI offre à ces personnes, souvent dépourvues de confiance en elles, la preuve tangible de leurs capacités.» À l'issue de cette prise de conscience, certains décident de couper le cordon ombilical avec l'entreprise. «Ceux qui n'ont pas la chance d'être chercheurs, artistes ou créatifs dans une agence de pub se réalisent en choisissant des professions libérales ou font des indépendants très heureux.» Autre spécialiste des surdoués, la psychologue Arielle Adda console ceux qui doivent composer avec une vie professionnelle routinière en les encourageant à cultiver leur sensibilité. «Eux qui savent voir des choses que les autres ne voient pas, eux pour qui la vie est plus colorée, plus vibrante, plus intense, trouvent dans l'œuvre d'art un écho à leur désir d'absolu.»

Réactions à l'article

3 Réactions